

UN SECRET DE MÉDECIN

L'ONCLE D'AMÉRIQUE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

(*ADAPTED*)

MACMILLAN AND CO., LIMITED  
ST. MARTIN'S STREET, LONDON

1916

COPYRIGHT

## GENERAL PREFACE

THE teaching of Modern Languages should be founded on a carefully graduated Reader, which is to serve as a basis for the acquisition of Vocabulary and Grammar and for their application in speaking and writing. To this should be added, as soon as the pupil is advanced enough, the study of good books and good literature. In reading such books we have two distinct objects in view—(1) the revision and enlargement of linguistic knowledge, (2) the understanding, appreciation, and acquisition of such thoughts and facts as they contain; and for this purpose we use annotated texts. The process, however, of attaining these ends in a thorough manner is necessarily a slow one; and if we confine ourselves to this elaborate treatment of the reading-book, the danger arises of the pupils forgetting part of the vocabulary and phraseology previously learnt, for the simple reason that the same words and phrases present themselves to their minds at intervals too far apart for the memory to retain them. To prevent such a misfortune some books must be read rapidly. Whether the rapid reading and the more detailed

study of a text should go on side by side in the same term, or should be taken in alternate terms, must depend on the time available for the teaching of Modern Languages. Whenever possible, it would seem advisable to read two books, one to be studied carefully, and the other to be read cursorily. The present series is an attempt to provide suitable material for Rapid Reading. In the Vocabularies added to each book will be found, in addition to the more difficult words and phrases, several sentences illustrating grammatical points. The notes are confined to the elucidation of points bearing on the subject matter found in the texts.

It is hoped that the books of this series will also be given to boys and girls for private reading in the holidays or as term-extras. The Words and Phrases at the end will enable pupils to dispense with a Dictionary, and in this way they may be encouraged to acquire a taste for reading good French works out of school. A book read in this manner should furnish material for a friendly literary causerie between teacher and pupil, which may do much to foster a taste for literature, if it is stimulating and helpful, and does not assume the form of an examination.

## INTRODUCTION

ÉMILE SOUVESTRE came of a family of Breton sailors. His bent was for a literary career, but he was not very successful at first. In the early part of his life he was successively clerk in a bookseller's shop, editor of a provincial paper, and schoolmaster. To his love for his native land, Brittany, we owe his first successful work, *Les Derniers Bretons* (four vols. 1835-1837). This was quickly followed by many others. The stories by which he is best known are *Le Philosophe sous les toits*, *Au coin du feu*, and *Sous la tonnelle*. Souvestre's writings are intended to instil respect for honest unostentatious industry, and for simple healthy sentiment as opposed to luxury and wealth and conventional artificialities. He is the advocate of the cause of the people, of the poor, and of their simplicity, honesty, and humble aspirations.

The two stories here presented will introduce the youthful reader to this well-known author, whose acquaintance they will be glad to make, as he is bound to hold their attention and whet their appetite for more of his delightful simple works.



## UN SECRET DE MÉDECIN

COMME toutes les rues de Versailles,\* la rue des Réservoirs est déserte et silencieuse de bonne heure. Dès que l'ombre du soir commence à descendre, les portes se ferment, les rideaux s'abaissent, et l'on n'aperçoit plus, dans cette large voie, que quelques 5 passants attardés qui regagnent à la hâte leur logis.

Un de ceux-ci venait d'atteindre un pavillon à un seul étage, situé presque à l'extrémité de la rue. Il en ouvrit lui-même la porte au moyen d'une petite clef, et l'on put bientôt apercevoir du dehors une faible 10 lumière qui s'allumait au rez-de-chaussée, et qui se promena quelque temps à l'intérieur, comme pour la dernière inspection du soir.

Qui eût pu la suivre l'eût d'abord vue éclairer un salon meublé avec ce luxe faux et pour ainsi dire 15 regretté qui indique le sacrifice fait aux exigences de la position ; puis un cabinet dont le bureau au cuir brillant et aux cartons sans tache prouvait l'inutilité habituelle ; enfin un escalier étroit conduisant à une chambre à coucher où elle s'arrêta. 20

Ici l'élégance économique du rez-de-chaussée avait fait place à une indigence visible. Le lit, bas et sans rideaux, était recouvert d'une cotonnade déteinte ; quelques chaises de paille, une table et un secrétaire

démodé complétaient l'amenblement, dont l'insuffisance, opposée au luxe du rez-de-chaussée, prouvait la dure nécessité, imposée à tous ceux qui commencent de retrancher sur le nécessaire afin de pouvoir se parer  
5 du superflu.

Telle était, en effet, la position de M. Auguste Fournier, alors locataire du pavillon de la rue des Réservoirs. Reçu docteur en médecine après de sérieuses études qui avaient absorbé la meilleure partie  
10 du petit héritage laissé par son père, il avait dû employer le reste à s'établir assez richement pour ne point repousser la confiance.

Condamné à une aisance apparente qui masquait de cruelles privations, il attendait le succès sous ce  
15 déguisement de prospérité. Mais depuis près d'une année qu'il habitait Versailles, ses ressources s'épuisaient sans lui amener la clientèle toujours rêvée et toujours invisible.

Après avoir jeté un coup d'œil découragé sur la  
20 nudité de sa chambre à coucher, il s'approcha de l'une des fenêtres et appuya pensivement son front contre la vitre humide.

De ce côté s'étendait une cour commune sur laquelle s'ouvraient le pavillon du jeune docteur et une vieille  
25 masure lézardée qu'habitait un ancien huissier nommé M. Duret. Ce dernier, connu dans tout le quartier pour son avarice, était propriétaire des deux maisons ainsi que d'un jardin abandonné qu'une grille de bois vermoulu séparait de la cour.

30 Une pauvre fille dont il était parrain, et qu'il avait recueillie tout enfant, tenait son ménage. Il s'était ainsi assuré, sous l'apparence d'une bienfaisante protection, une sorte de domestique sans gages, qui partageait avec reconnaissance sa pauvreté volontaire.

35 Rose ne s'était, du reste, ni hébétée, ni endurcie



dans cette rude condition ; loin de là. Toujours seule, elle avait fécondé cette solitude par la réflexion. Ignorante et sans moyens d'apprendre, elle s'était résignée à relire mille fois les quelques livres que le hasard avait fait tomber entre ses mains et elle en 5 avait extrait tout le suc et tout le parfum !

Cependant, depuis l'arrivée de M. Auguste Fournier, le cercle de ses lectures s'était un peu agrandi. Le jeune homme lui avait prêté quelques classiques égarés dans sa bibliothèque médicale, et ces prêts étaient 10 devenus l'occasion de rapports de voisinage, restreints, du reste, à de courts entretiens.

Depuis plusieurs jours, les inquiétudes personnelles du docteur l'avaient empêché de songer à Rose, lorsqu'il l'aperçut traversant vivement la cour et se dirigeant 15 vers son pavillon. Près d'arriver à la petite porte de derrière, elle leva la tête, reconnut M. Fournier à sa fenêtre, lui fit un signe, et prononça quelques paroles qu'il n'entendit pas.

Le jeune médecin se hâta de descendre pour ouvrir. 20

Rose, dont les traits fatigués et sans fraîcheur semblaient contredire le nom, était encore plus pâle que d'habitude, et la pauvreté de ses vêtements devenait plus apparente par un désordre qui frappa le jeune 25 médecin.

— Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? demanda-t-il.

Elle paraissait émue, embarrassée, et répondit :

— Pardon . . . j'aurais voulu . . . Je venais vous demander un service . . . un grand service.

— Parlez, dit M. Fournier, en quoi puis-je vous 30 être utile ?

— Ce n'est pas à moi, mais à mon parrain. Depuis huit jours il souffre, il s'affaiblit . . . Ce matin encore il a pu se lever ; mais tout à l'heure, en se recouchant, il s'est évanoui ! 35

— Je vais le voir, interrompit le jeune docteur, qui fit un pas en avant.

Rose le retint du geste.

— Pardon . . . excusez-moi, dit-elle en balbutiant  
5 . . . mais mon parrain a toujours refusé d'appeler des médecins.

— Je me présenterai comme voisin.

— Et sous quelque prétexte, n'est-ce pas ? . . . M.  
le docteur pourrait, par exemple, demander le prix de  
10 l'écurie et de la petite remise . . . tous deux lui  
deviendront nécessaires quand il aura son cabriolet.

Un sentiment d'amertume traversa le cœur du  
jeune homme. Autrefois, en effet, aux premiers jours  
d'illusion, il avait laissé voir cette espérance lointaine.

15 — Soit, dit-il d'un ton bref.

Et, refermant la porte du pavillon, il suivit la jeune  
fille jusqu'à la masure habitée par le père Duret.

Sa conductrice le pria d'attendre quelques instants  
à la porte et de n'entrer qu'après elle, afin que son  
20 parrain ne pût rien soupçonner.

Il s'arrêta en effet sur le seuil, entendit le malade  
demander à Rose si le jardin était bien fermé, si elle  
avait éteint le feu, si le seau n'était point resté au  
puits, inquiétudes d'avare auxquelles la jeune fille  
25 répondit de manière à le tranquilliser.

Cependant sa voix saccadée et sifflante avait frappé  
le médecin. Il se décida à franchir les deux marches  
d'entrée et entra bruyamment, comme un visiteur qui  
veut s'annoncer ; mais il fut subitement arrêté par  
30 l'obscurité.

L'unique pièce qui formait le logement du vieil  
huissier, et dans laquelle il était alors couché, n'avait  
d'autre lumière que celle du réverbère qui éclairait la  
rue, et dont la lointaine lueur transformait la nuit de  
35 la masure en ténèbres visibles auxquelles le regard

avait besoin de s'habituer. Celui du malade reconnut sur-le-champ son jeune locataire. Il se souleva sur son coude :

— Le docteur ! s'écria-t-il avec effort ; j'espère qu'il ne vient pas pour moi ! Je ne l'ai point demandé ; je s me porte bien !

— Aussi n'est-ce pas une visite de médecin, mais de locataire, répondit M. Fournier qui s'approchait du lit à tâtons.

— De locataire ! répéta l'ancien huissier ; c'est <sup>10</sup> donc pour le terme ? Je ne savais pas le terme échu . . . Alors vous apportez de l'argent ? . . . Allume une chandelle, Rose, allume vite !

— Pardon, dit le jeune docteur qui était enfin arrivé au chevet du père Duret, mon terme commence <sup>15</sup> à peine, et je viens seulement savoir si vous pourriez, au besoin, me trouver place pour une voiture et un cheval.

— Ah ! il s'agit des hangars, reprit le vieillard ; bien, bien. Veuillez vous asseoir, voisin . . . Nous <sup>20</sup> n'avons pas besoin de chandelle, Rose, la lanterne suffit ; on cause mieux sans lumière. Donne ma tisane seulement.

La jeune fille lui apporta une tasse grossière qu'il vida avec l'avidité haletante que donne la fièvre. <sup>25</sup>

— Mon remède ordinaire, docteur, répondit le malade, un bouillon de parelle ; c'est plus sain que toutes vos drogues, et ça ne coûte que la peine de cueillir la plante.

— Et vous buvez froid ? <sup>30</sup>

— Pour ne pas garder de feu ; le feu me gêne . . . puis le bois est hors de prix . . . Quand on tient à nouer les deux bouts, il faut savoir être économe.

M. Fournier s'approcha davantage. Ses yeux, qui s'accoutumaient à l'obscurité, commençaient à distinguer <sup>35</sup>

le visage du vieillard, marbré de plaques rouges annonçant l'ardeur de la fièvre. Tout en continuant de lui parler, il prit une de ses mains qui étaient brûlantes, et acquit la conviction que son état était  
5 plus grave qu'il ne l'avait d'abord supposé.

Il voulut y ramener l'attention du père Duret, afin de le décider à quelques remèdes ; mais celui-ci s'était engagé dans le détail des avantages que présentait le hangar à louer et ne prenait point garde à autre chose.

10 Cependant sa voix s'arrêta tout à coup. Le jeune médecin se pencha vivement sur lui, et cria à la jeune fille d'apporter une lumière.

Pendant qu'elle s'empressait de l'allumer, il souleva la tête du vieillard, seulement évanoui, lui fit respirer  
15 des sels qu'il portait toujours sur lui, et ne tarda pas à lui faire reprendre ses sens.

Rose accourut dans ce moment. Le père Duret, qui rouvrait les yeux, avança la main, voulut parler, et ne fit entendre que quelques sons inarticulés ; mais  
20 comme la jeune fille s'approcha pour tâcher de comprendre, il fit un effort désespéré, redressa la tête, et souffla la chandelle, qu'il éteignit !

Cependant le médecin en avait vu assez pour s'assurer que de prompts secours étaient indispensables.  
25 Il prit congé du vieil huissier, en lui recommandant le repos et promettant de venir lui reparler de l'affaire en question. Rose le suivit au delà du seuil.

— Eh bien ? lui demanda-t-elle avec anxiété.

— La maladie s'annonce avec des symptômes sérieux,  
30 dit Fournier ; je vais vous écrire une ordonnance que vous exécuterez rigoureusement.

— Il faudra des remèdes ? fit observer la jeune fille avec une sorte d'inquiétude.

— Quelques-uns ; il suffira de présenter mon billet,  
35 le pharmacien vous les remettra.

Rose parut embarrassée ; le jeune homme en devina la cause.

— Ne vous inquiétez pas maintenant du prix, continua-t-il ; tout sera fourni en mon nom, et plus tard je réglerai avec le père Duret.

— Oh ! merci, monsieur, dit la jeune fille ; mais mon parrain comprendra que ces remèdes doivent être payés un jour, et je crains qu'il ne les refuse. Si monsieur le docteur me permettait de dire qu'ils ont été fournis par lui . . . gratuitement ! . . . Je trou-  
verai, plus tard, moyen de tout solder sur le prix de  
mon travail !

— Soit ! répliqua Fournier, qui souffrait de la rougeur et de l'embarras de la pauvre fille ; faites pour le mieux, je vous aiderai.

Il voulut même, pour rendre son dire plus vraisemblable aux yeux du père Duret, la renvoyer près de son lit, tandis qu'il allait chercher lui-même les remèdes.

Il fallut, pour décider le vieil huissier à les prendre, lui répéter, à plusieurs reprises, que c'était un pur don du voisin. Persuadé enfin que sa guérison ne lui coûterait rien, il se prêta docilement à tout ce qui lui était ordonné.

Mais le mal avait déjà fait de tels progrès que les efforts de la science devaient demeurer inutiles. Fournier vit bientôt qu'il fallait abandonner tout espoir. Il renonça, en conséquence, à des remèdes devenus impuissants, et ouvrit un libre champ aux fantaisies de Duret.

Celui-ci en profita pour exprimer mille désirs et former mille projets ; mais, au moment de l'exécution, l'avarice venait toujours arrêter le projet et éteindre le désir.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi. Rose continuait à montrer la même patience et la même abnégation.

Depuis dix années à ce joug, elle l'acceptait sans  
 revolte. Le jeune médecin découvrait, à chaque visite,  
 quelque nouveau trésor dans cette âme, qui ne de-  
 mandait aux autres que le bonheur de se dévouer pour  
 5 eux.

L'intérêt chaque jour plus grand qu'il prenait à la  
 jeune fille se reportait sur le vieil huissier, seul ami  
 qui lui restât dans le monde. Quelque dure qu'eût été  
 sa protection, Rose lui avait dû l'apparence d'une  
 10 famille. En ne voulant être que son maître, le père  
 Duret avait été pour elle un appui.

Mais qu'allait-elle devenir après sa mort ? Elle  
 n'avait rien à attendre de la fortune de son parrain ;  
 car celui-ci avait un cousin, Étienne Tricot, riche  
 15 fermier établi dans les environs, et avec lequel il avait  
 toujours été dans les meilleurs termes.

Tricot, qui rendait de temps en temps visite au  
 père Duret, afin de mesurer la distance qui le séparait  
 de son héritage, arriva justement avec sa femme au  
 20 plus fort de sa maladie. C'était un de ces paysans  
 madrés qui se font grossiers pour avoir l'air franc,  
 et parlent bien haut pour faire croire ce qu'ils disent.

À la vue du cousin mourant, il commença des  
 lamentations auxquelles celui-ci coupa court en dé-  
 25 clarant que ce n'était rien, et que dans quelques jours  
 il n'y paraîtrait plus. Tricot le regarda de côté avec  
 une hésitation inquiète.

— Vrai ? dit-il ; eh bien, ça me fait tout plein de  
 plaisir . . . Alors, vous vous sentez mieux ?

30 — Beaucoup, beaucoup ! balbutia Duret.

— A la bonne heure ! reprit le paysan, qui regardait  
 toujours le malade d'un air incertain. Le médecin est  
 venu, peut-être ?

— Il vient tous les jours, répliqua le vieil huissier.

35 — Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il n'y avait rien à faire, que tout irait bien.

→ Ah ! ah ! reprit Tricot déconcerté ; au fait, vous êtes bâti à chaux et à sable, cousin ; c'est quelque froid que vous avez attrapé, mais le creux est toujours bon.

— Oui, oui, dit Duret, qui tenait à persuader les 5 autres du peu de gravité de son mal afin de s'en persuader lui-même ; il n'y a que les forces qui manquent, mais ça reviendra.

— Et nous vous apportons de quoi pour ça, interrompit Perrine Tricot, en tirant de son panier une oie 10 toute plumée et trois bouteilles pleines.

Duret jeta un regard sur les bouteilles et sur l'oie. Séduit par l'idée d'un régal qui ne lui coûtait rien, il appela Rose, lui montra les provisions, et déclara qu'il voulait souper avec le fermier et Perrine. 15

Bientôt le parfum de l'oie rôtie remplit la chambre du malade, dont l'estomac se sentit excité par ces succulents effluves. Il se ranima à l'espoir du festin sans frais, fit dresser la table près de son lit, et trouva un reste de soif et de faim pour cette bonne chère 20 inattendue.

Tricot remplit son verre, qu'il vida d'une main tremblante pour le faire remplir de nouveau. Le vin et la nourriture, loin d'accroître son mal, au premier instant, semblèrent exalter ses forces brisées ; il se 25 redressa plus ferme ; il se mit à parler tout haut de ses projets, à serrer les mains du cousin et de la cousine, en leur donnant des conseils sur ce qu'ils devraient faire de son *pauvre héritage*.

Tricot et sa femme pleuraient d'attendrissement. 30 Enfin, lorsqu'ils laissèrent le vieil huissier pour quelques courses indispensables dans la ville, ce fut avec promesse de venir prendre congé de lui avant de repartir.

Fournier arriva au moment où ils sortaient. Il vit 35

le malade les suivre d'un regard narquois jusqu'au delà du seuil, achever son verre, puis faire claquer sa langue avec un rire moqueur.

— Eh bien, voisin, il paraît que nous sommes 5 mieux ? dit le médecin étonné.

— Mieux . . . bégaya Duret à moitié ivre ; oui, oui, bien mieux, grâce à leur dîner . . . Ah ! ah ! ah ! ils font la cour à ma succession avec des oies . . . et du vin nouveau ! . . .

10 — Ainsi, vous croyez que leur générosité est un calcul ? demanda Fournier en souriant.

— Un placement, voisin, un placement à mille pour un . . . Ils croient que je suis leur dupe, parce que je bois le vin et que je mange l'oie . . . Ah ! ah ! ah ! 15 nous verrons qui rira le dernier.

— Auriez-vous donc le projet de tromper leur espérance ?

— Pourquoi pas ? . . . Le peu que j'ai m'appartient, je suppose . . . je peux en disposer comme il me 20 plaira ; et dans le cas où je voudrais favoriser une jeune fille . . .

— Mademoiselle Rose ! interrompit vivement le jeune homme ; ah ! si vous faites cela, père Duret, vous aurez pour vous tous les honnêtes gens.

25 Le vieil huissier haussa les épaules.

— Bah ! les honnêtes gens, balbutia-t-il, que m'importe ! Ce qui m'amuse, c'est de tromper le gros . . . et sa femme.

A cette idée, Duret éclata de rire ; mais ce rire 30 convulsif alla s'éteindre dans une suffocation subite qui le fit retomber en arrière. Fournier s'empressa de lui donner tous les soins que réclamait un pareil accident. Il revint à lui, recommença à parler, et retomba bientôt dans un nouveau spasme plus in- 35 quiétant que le premier.



Le jeune médecin vit avec effroi que ces suffocations, de plus en plus rapprochées, se transformaient en agonie. Duret, dégrisé par le mystérieux pressentiment de la mort, commençait à s'effrayer.

— Ah! monsieur Fournier, je suis mal . . . bien 5  
mal, dit-il d'une voix entrecoupée . . . Est-ce qu'il y a du danger? Avant de mourir . . . j'ai un secret à dire . . .

— Dites-le toujours, répliqua le jeune homme.

— C'est donc vrai! reprit Duret égaré . . . Il n'y 10  
a plus d'espoir . . . plus aucun . . . Mon Dieu! il faut renoncer à tout ce que j'ai amassé . . . avec tant de peine . . . tout laisser aux autres . . . tout . . . tout!

L'avare se tordait les mains avec une rage 15  
désespérée.

Fournier s'efforça de le calmer en lui parlant de Rose, alors sortie, mais qui allait rentrer.

— Oui, je veux la voir, murmura Duret, pauvre fille! . . . Ils voudront la dépouiller; mais j'ai fait sa 20  
part . . . elle n'a qu'à chercher . . .

Il s'arrêta.

— Où cela? demanda Fournier, penché sur le lit.

— Ah! il y a encore . . . de l'espoir . . . soupira Duret. Dites . . . ce n'est . . . qu'une faiblesse . . . 25

— Où votre filleule doit-elle chercher? répéta le jeune homme, qui voyait les yeux du moribond se vitrer.

— Ouvrez . . . la fenêtre . . . bégaya l'huissier; je veux voir . . . le jour . . . Allez au jardin . . . 30  
là-bas . . . derrière le puits . . . le chapiteau . . .

La voix s'éteignit . . . un frémissement convulsif agita la face, puis tout resta immobile. Maître Duret avait rendu le dernier soupir.

Rose rentra peu après. Sa douleur, en apprenant 35

la mort de son parrain, fut silencieuse, mais sincère. C'était le seul homme qui eût pris garde à son existence; et sa tendresse s'était reportée sur lui, faite d'un plus digne.

5 Le cousin Tricot et sa femme la trouvèrent agenouillée près du mort, le visage appuyé sur une de ses mains qu'elle baignait de larmes.

Tous deux commencèrent par prendre possession de la maison en s'emparant des clefs cachées sous le  
10 traversin du mort; puis Tricot laissa sa femme à la garde de l'héritage, et courut pour remplir les formalités nécessaires pour les funérailles. Rose attendit vainement de la paysanne un mot de sympathie ou d'encouragement: on la laissa désolée près du mort,  
15 jusqu'au moment où l'on vint enlever sa bière.

La jeune fille eut le courage de suivre le convoi au cimetière; mais lorsqu'elle revint, ses forces étaient brisées et son courage à bout. Arrivée près du seuil, elle hésita à le franchir.

20 Tricot et sa femme, qui étaient déjà rentrés, avaient commencé l'inventaire de ce qui allait leur appartenir: les armoires étaient ouvertes, les meubles en désordre . . . Rose sentit son cœur se serrer et s'assit sur le banc de pierre dressé près de la porte.

25 Les mains jointes sur ses genoux et la tête baissée, elle laissait couler ses pleurs silencieusement. Une voix qui la nommait lui fit relever les yeux; elle reconnut M. Fournier.

Celui-ci l'avait aperçue en rentrant, et, touché de  
30 son abandon, il venait lui adresser quelques consolations.

Rose ne put d'abord répondre que par des larmes. Le jeune homme lui demanda doucement pourquoi elle restait ainsi dehors, et l'engagea à braver l'impression  
35 douloureuse qu'elle devait éprouver en rentrant.

— Pardon, monsieur, dit Rose à demi-voix, ce n'est point par ménagement pour mon chagrin que je reste ici ; mais, si j'entrais, j'aurais peur de gêner les parents.

— Ils sont donc venus ? demanda le jeune homme. 5

— Avec M. Leblanc.

— L'ancien notaire condamné pour escroquerie ?

— Prenez garde, il peut vous entendre !

Fournier jeta un regard dans l'intérieur, et vit le cousin Tricot et sa femme occupés à vider les 10 armoires.

— Ils prennent tout ! s'écria-t-il.

— Ils en ont le droit, répliqua Rose doucement.

— C'est ce qu'il faut savoir, reprit Fournier en franchissant le seuil. 15

L'ex-notaire, qui triait les papiers d'un grand portefeuille trouvé dans l'armoire du défunt, se retourna.

— Arrêtez, monsieur, s'écria le jeune homme ; ce n'est point à vous d'examiner ces titres !

— Pourquoi cela ? demanda M. Leblanc. 20

— Parce qu'ils peuvent intéresser la succession du mort.

— Eh bien, la succession, c'est-il pas à nous qu'elle revient ? s'écria Tricot.

— Qu'en savez-vous ? répliqua Fournier ; le père 25 Duret peut avoir laissé un testament.

— Un testament ! répétèrent le paysan et sa femme, en se regardant avec effroi.

— Monsieur en serait-il dépositaire ? demanda Leblanc d'un ton doux. 30

— Je ne dis point cela, reprit le médecin ; mais le défunt m'a positivement déclaré à cet égard son intention.

— Et monsieur devait sans doute être son légataire ? demanda Leblanc avec la même politesse ironique. 35

Le médecin rougit.

— Il ne s'agit point de moi, monsieur, répliqua-t-il avec impatience, mais de la filleule du père Duret.

— Ah ! c'est pour Rose ? interrompit Perrine Tricot d'une voix criarde ; le bourgeois est donc son parent, pour prendre comme ça ses intérêts ?

— Je suis son ami, madame.

Les deux Tricot l'interrompirent par un grossier éclat de rire.

10 — Alors monsieur a sans doute une procuration ? objecta Leblanc.

— J'ai la résolution arrêtée de faire respecter ses droits par tous les moyens en mon pouvoir, dit Fournier, qui évita de répondre directement ; bien  
15 qu'étranger à l'étude des lois, je sais, monsieur, qu'elles ordonnent, dans le cas où vous vous trouvez, certaines formalités protectrices dont nul ne peut s'affranchir. Avant d'entrer en possession de l'héritage du mort, il faut savoir à qui il appartient.

20 — Et si nous le prenons provisoirement ? fit observer M. Leblanc, qui continuait à parcourir les papiers du portefeuille.

— Alors on pourra vous demander compte de la violation de la loi.

25 — Au moyen d'un procès, n'est-ce pas ? mais un procès coûte cher, monsieur le docteur, et votre protégée aurait, je crois, quelque peine à payer les frais !

— C'est-à-dire que vous abusez de sa pauvreté pour  
30 attenter à ses droits ! s'écria Fournier indigné.

— Nous en usons seulement pour sauvegarder les nôtres, répondit tranquillement M. Leblanc.

— Eh bien, alors, c'est moi qui exige l'exécution de la loi ! reprit le jeune homme avec énergie. Le défunt  
35 a reçu de moi des soins, des remèdes, des secours de

tous genres ; je demande que le paiement de la dette soit garanti, et je réclame pour cela l'apposition des scellés.

Ici les époux Tricot, qui déjà vingt fois avaient voulu s'entremettre, poussèrent les hauts cris . . . 5  
M. Leblanc les apaisa d'un geste.

— Soit, dit-il, en se tournant, avec un sourire, vers le jeune homme ; monsieur le docteur est alors en mesure de nous prouver la légitimité de sa créance ? Il peut nous présenter ses livres pour les visites, des 10 reçus pour les secours, une preuve écrite pour les remèdes ?

— Monsieur, dit Fournier embarrassé, un médecin ne prend point de telles précautions avec ses malades ; mais vous pouvez interroger mademoiselle Rose . . . 15

— Vous avez raison, reprit Leblanc en souriant, vous témoignez pour elle, elle témoignera pour vous ; ce n'est qu'une juste réciprocité. Malheureusement, les tribunaux ne se laissent point conduire par les élans de sympathie ou de reconnaissance, et jusqu'à ce 20 que monsieur le docteur ait régulièrement établi ses droits, il voudra bien nous permettre d'exercer ceux que nous tenons de la parenté.

— Oui, s'écria Tricot, dont la colère jusqu'alors réprimée n'avait fait que grossir ; et puisque le bour- 25 geois aime les procès, on lui fournira l'étoffe de quelques petits !

— A lui et à sa protégée ! ajouta l'errine.

— On leur demandera, par exemple, à tous deux, où le cousin Duret a placé ses économies . . . 30

— Ce qu'il a fait de son argenterie ; car il en avait, je l'ai vue.

— Et comme ils étaient seuls à la maison quand le cousin a tourné l'œil . . .

— Faudra bien qu'ils rendent ce qui manque. 35

— Misérables ! s'écria Fournier hors de lui à ce soupçon infâme, et voulant s'élançer sur Tricot, la main levée.

Rose, qui venait d'entrer, se jeta à sa rencontre.

5 — Laisse-le, laisse-le ! cria Tricot, qui s'était armé d'une pelle rencontrée par le hasard.

— Et prends garde à toi-même, intrigante ! ajouta Perrine en menaçant du poing la jeune fille.

— Oh ! venez, murmura Rose, qui s'efforçait  
10 d'entraîner le médecin.

Celui-ci hésita un instant ; mais redevenant enfin maître de lui-même, il jeta un regard de mépris à ses insulteurs, et suivit la jeune fille hors de la mesure.

Ce fut seulement à la porte du pavillon que tous  
15 deux s'arrêtèrent. Rose joignit les mains, et levant vers Fournier ses yeux rougis par les larmes :

— Oh ! pardon, monsieur, dit-elle, de ce que vous avez enduré pour moi ; pardon et merci !

— Et qu'allez-vous devenir maintenant, Rose ?  
20 demanda le jeune homme attendri.

— Je ne sais pas encore, monsieur, répondit-elle : aujourd'hui je suis triste, je ne puis penser à rien. Je veux me donner jusqu'à demain pour reprendre courage. La mercièrè me recevra bien pour cette nuit . . . et  
25 après . . . eh bien, après . . .

Fournier lui prit la main en silence ; elle répondit faiblement à son étreinte, lui dit adieu d'une voix basse, et sortit.

Le cœur du jeune homme était gros d'indignation.  
30 Remonté chez lui, il se mit à parcourir sa chambre d'un pas agité. Il se demandait en vain par quel moyen il pourrait secourir cette pauvre abandonnée qui venait de le quitter.

Si le père Duret avait véritablement laissé un  
35 testament, nul doute que M. Leblanc et les Tricot

ne l'eussent supprimé; mais comment prouver cette suppression?

D'un autre côté, le testament pouvait avoir échappé jusqu'alors aux recherches des intéressés; car les paroles du mourant permettaient de croire qu'il l'avait 5 caché. Il s'était vanté d'avoir *fait la part de Rose*, il avait recommandé de chercher . . . Mais là s'étaient arrêtées ses révélations; la mort ne lui avait point permis d'en dire davantage.

Le jeune homme, échauffé par une sorte de fièvre, 10 se perdait en suppositions. Le soir était venu, et, le front appuyé sur la vitre, il avait vu les cousins du mort et leur conseiller sortir avec les papiers et les objets les plus précieux.

Il promenait les yeux, au hasard, sur la mesure 15 abandonnée, la cour déserte et le jardin en friche, lorsqu'ils s'arrêtèrent tout à coup sur un puits en ruine placé à l'extrémité de ce dernier et adossé à un mur qu'ornaient encore les débris d'une corniche. Cette vue lui rappela subitement les derniers mots prononcés par 20 le père Duret: *Au jardin . . . derrière le puits . . . le chapiteau . . .* Ce fut pour lui comme un trait de lumière! Là devait être le secret du mort!

Animé d'une de ces confiances subites qui ressemblent à l'inspiration, il descendit vivement, traversa la 25 cour, ouvrit, après quelques efforts, la porte du jardin, et arriva près du puits.

La margelle à demi écroulée laissait voir, de loin en loin, de larges crevasses remplies de plâtras brisés, qu'il examina d'abord et s'efforça de sonder; mais il 30 ne put rien découvrir.

L'arrière du puits, sous le fragment de chapiteau qui avait autrefois soutenu la corniche, était précisément le seul endroit qui ne présentât aucun vide; la pierre de taille, solidement calée, avait gardé tout son aplomb. 35

Après avoir tourné deux ou trois fois autour de l'orifice, s'être penché pour examiner le dedans et le dehors, Fournier eut honte de sa crédulité.

Il haussa les épaules, jeta vers le puits un dernier regard de désappointement, et reprit le chemin du pavillon.

Cependant, malgré tout, son esprit conservait un doute involontaire. Près de quitter le jardin, il se retourna, et aperçut de nouveau le puits, le mur, le  
10 chapiteau.

— C'est pourtant bien le lieu désigné par le père Duret, se dit-il ; mais près du mur il n'y a rien, la pierre de la margelle est à sa place.

Ici il s'arrêta brusquement.

15 — Au fait, pensa-t-il, pourquoi est-elle la seule qui soit restée solidement scellée ?

Cette simple réflexion lui fit rebrousser chemin. Il examina de nouveau avec plus d'attention la pierre taillée, s'aperçut qu'elle avait été récemment consolidée  
20 par de moindres cailloux, et que l'on avait rempli de terre les interstices.

Il s'efforça de l'ébranler en arrachant ces légers points d'appui, réussit à lui faire perdre son aplomb, et enfin à la déplacer. Un vide apparut alors dans la  
25 maçonnerie, et il en retira, avec de grands efforts, un coffret cerclé de fer.

Fournier, saisi d'une sorte de vertige, remplit de terre et de cailloux la crevasse qui avait servi de cachette, remplaça le mieux possible la pierre de la  
30 margelle, et transporta chez lui la précieuse cassette.

Arrivé à sa chambre, il la déposa à terre et essaya de l'ouvrir ; mais elle était fermée d'une serrure solide dont il n'avait point la clef. Après plusieurs tentatives inutiles, il s'assit, les regards fixés sur le coffret, et se  
35 mit à réfléchir.



Que devait-il faire de ce trésor tombé entre ses mains par hasard ? A qui devait-il le remettre ? La loi lui désignait les Tricot, la justice naturelle et son inclination lui indiquaient Rose !

Évidemment ce devait être là cette part faite pour 5 elle par son parrain, ainsi qu'il l'avait déclaré lui-même au moment de mourir. Sa dernière volonté, clairement exprimée, avait été de soustraire son héritage à l'avidité du cousin, afin d'en doter celle qui lui avait tenu lieu de fille. Le temps seul lui avait manqué 10 pour donner à ce désir une forme authentique ; peut-être même l'avait-il donnée : car savait-on ce qui s'était passé dans cette prise de possession prématurée du cousin ?

Le testament du père Duret avait pu être découvert 15 et détruit par maître Leblanc. Une telle violation de droits, très probable, sinon constatée, ne justifiait-elle pas toutes les représailles ?

Quelque convaincantes que ces raisons parussent au jeune médecin, il résolut d'attendre jusqu'au lendemain 20 avant de se décider. Quoi qu'il pût se dire, en effet, quelque chose murmurait en lui. Il sentait qu'il substituait sa propre justice à celle de la société, et son bon sens lui criait que chaque homme n'avait point droit de faire, des grandes règles imposées à tous, une 25 sorte d'ordonnance provisoire dont il pouvait à volonté effacer ou modifier les articles.

La nuit se passa ainsi dans des alternatives de décision et de scrupule qui l'empêchèrent de dormir.

Le jour venu, Fournier continuait à délibérer avec 30 lui-même, lorsqu'on frappa timidement à sa porte ; il alla ouvrir, et se trouva en face de la jeune fille.

Celle-ci s'excusa, tremblante et les yeux baissés, de le déranger de si bonne heure ; Fournier la fit entrer, et l'invita à s'asseoir.

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle en restant debout près de la porte ; je venais seulement pour prendre congé.

— Vous partez ? interrompit Fournier.

5 — Pour Paris, où l'on promet de me faire entrer en service.

— Vous ?

— Il le faut bien. Ainsi, du moins, je ne serai à la charge de personne.

10 — Et que diriez-vous, si je vous faisais tout à coup plus riche que vous ne l'avez jamais rêvé ?

— Moi ? répliqua la jeune fille en le regardant stupéfaite.

— Si j'avais ici pour vous un trésor ?

15 — Un trésor ?

— Regardez !

Il l'entraîna rapidement dans sa chambre, lui montra le coffret encore posé à terre, et raconta tout ce qui s'était passé.

20 Rose, qui d'abord avait eu peine à comprendre, ne put supporter une pareille joie ; elle contemplait la cassette, et riait et pleurait à la fois. Mais, regardant tout à coup le jeune homme, elle joignit les mains, et s'écria :

25 — Ah ! vous serez donc enfin aussi heureux que vous le méritez !

— Moi ? dit Fournier en reculant.

— Vous, vous ! répéta Rose exaltée. Ah ! croyez-vous que je n'ai point remarqué tout ce qui vous  
30 manquait ici ? . . . que je n'ai point deviné vos inquiétudes ? . . . Ma pauvreté me pesait moins que la vôtre, car moi je l'avais acceptée ; mais vous, il faut que vous ayez votre place. Prenez tout, monsieur ; tout est à vous, tout est pour vous !

35 Et la pauvre fille, baignée de larmes de joie,

s'efforçait de soulever le coffret pour le remettre aux mains du médecin.

Celui-ci, d'abord étonné, puis attendri, voulut l'arrêter.

— Ah ! vous ne pouvez refuser, continua-t-elle plus 5  
vivement. N'est-ce pas à vous que je dois cette  
fortune ? Je veux que tout le monde le sache, et,  
avant tous les autres, ceux qui ont refusé de vous  
rendre justice !

Fournier s'écria que c'était inutile ; mais Rose ne 10  
l'écouta point. Elle venait de voir arriver les nouveaux  
héritiers, et déclara qu'elle allait les appeler.

Le médecin, effrayé, l'arrêta par le bras.

— Voulez-vous donc perdre ce qu'un heureux hasard 15  
vous a livré ? s'écria-t-il.

— Perdre ! répéta la jeune fille sans comprendre.

— N'avez-vous point deviné que ces gens pourraient  
réclamer la restitution du coffret ?

— Comment ?

— Vous n'avez aucun titre à sa possession. 20

Rose tressaillit, et regarda Fournier en face.

— Alors il ne m'appartient pas ? dit-elle brusque-  
ment.

— Tout atteste que votre parrain vous le destinait ;  
seulement la loi veut d'autres preuves. 25

— La loi ! ajouta la jeune fille ; mais tout le monde  
doit lui obéir !

— A moins qu'on ne puisse lui opposer la décision  
de sa propre conscience . . .

— Non, non, reprit vivement Rose, la conscience 30  
peut nous empêcher de profiter de tous nos droits,  
mais jamais diminuer nos devoirs. Ah ! j'avais mal  
compris ; ce dépôt n'est point à moi, et tout ce bonheur  
n'était qu'un rêve.

En parlant ainsi, elle était devenue très pâle ; mais 35

sa voix ni ses regards ne trahissaient aucune hésitation.

Quant à Fournier, une sorte de réaction venait de s'opérer en lui ; l'admiration avait succédé à l'atténuation. Tous les paradoxes inventés depuis la veille par son esprit tombèrent devant cette droiture naïve, et son âme était subitement revenue à ses nobles instincts.

Sans répondre un seul mot à la jeune fille, il alla  
10 chercher les héritiers, fit appeler un notaire, et déposa entre ses mains l'opulente cassette.

Une petite clef, que les Tricot avaient trouvée attachée au cou du mort, l'ouvrit sur-le-champ, et laissa voir de vieille argenterie mêlée à plusieurs milliers de  
15 pièces d'or !

Le paysan et sa femme pleurèrent de joie.

Le notaire compta d'abord les espèces, sous lesquelles il trouva une liasse de billets de banque. Quand tout fut inventorié, la somme montait à près de trois cent  
20 mille francs !

Tricot s'approcha de la table en chancelant, prit le coffret vide et le secoua : un dernier papier, caché entre le bois et la doublure, tomba à terre.

— Encore quelque chose à ajouter au magot ! dit le  
25 paysan, qui releva la feuille volante et la présenta au notaire.

Celui-ci l'ouvrit, y jeta les yeux, et fit un mouvement de surprise.

— C'est un testament, dit-il.

30 — Un testament ! s'écrièrent toutes les voix.

— Par lequel M. Duret choisit pour légataire universelle mademoiselle Rose Fleuriot, sa filleule.

Quatre cris partirent en même temps, cris de surprise, de joie et de désappointement ! Tricot  
35 voulut s'élancer sur le papier ; mais le notaire se rejeta

en arrière. Il fallut user de violence pour se débarrasser des deux époux frustrés, qui sortirent en accablant tous les assistants de menaces et de malédictions.

M. Leblanc, qu'ils coururent consulter, eut beaucoup de peine à leur faire comprendre que leur malheur était sans remède, et que tous les procès ne pourraient les remettre en possession de l'héritage du père Duret.

Fournier ne tarda point à devenir l'heureux mari de Rose, qui ne fut pas seulement pour lui une compagne de bonheur, mais un conseil et un appui.

## L'ONCLE D'AMÉRIQUE

BIEN qu'au commencement de ce siècle Dieppe eût déjà beaucoup perdu de son importance, ses expéditions maritimes avaient encore une grandeur que le commerce restreint de nos jours ne peut faire soupçonner. Le temps des fortunes fabuleuses n'était point tellement passé qu'on ne vît parfois revenir des pays lointains quelques-uns de ces millionnaires inattendus dont le théâtre a tant abusé, et l'on pouvait encore, sans trop de naïveté, croire à la réalité des  
10 oncles d'Amérique.

En effet, on montrait alors à Dieppe plus d'un négociant dont les navires remplissaient le port, et qu'on avait vus partir, quelque vingt ans auparavant, en simple jaquette de matelot. Ces exemples étaient  
15 un encouragement pour les forts et une éternelle espérance pour les déshérités. Ils rendaient l'in vraisemblable possible et l'impossible vraisemblable. Les malheureux se consolaient de la réalité en espérant un miracle.

20 Ce miracle semblait près de s'accomplir pour une pauvre famille du petit village d'Omonville, situé à quatre lieues de Dieppe.

La veuve Mauvaire avait subi de rudes épreuves. Son fils aîné, le véritable soutien de la famille, était

mort dans un naufrage, laissant quatre enfants à la charge de la vieille femme.

Ce malheur avait arrêté et peut-être rompu le mariage de sa fille Clémence, en même temps qu'il dérangeait les projets de son fils Martin, qui avait dû 5 quitter ses études pour venir reprendre sa part des travaux de la ferme.

Mais au milieu de l'inquiétude et de l'abattement de la pauvre famille, une espérance rayonna tout à coup ! Une lettre écrite de Dieppe annonça le retour 10 d'un beau-frère de la veuve, parti depuis vingt ans. L'oncle Bruno revenait *avec quelques curiosités du Nouveau-Monde*, ainsi qu'il le disait lui-même, et dans la résolution de s'établir à Dieppe.

Sa lettre faisait, depuis la veille, l'objet de toutes 15 les préoccupations. Évidemment le marin revenait avec quelques tonnes d'écus, dont il ne refuserait pas de faire part à sa famille.

Une fois en route, l'imagination marche vite. Chacun ajouta ses suppositions à celles de Martin ; 20 Juliette elle-même, la filleule de la veuve, qui habitait la ferme moins comme servante que comme parente d'adoption, se mit à chercher ce que l'oncle d'Amérique pourrait lui donner.

— Je lui demanderai un caraco de drap et une 25 croix d'or, dit-elle après une nouvelle lecture de la lettre que Martin venait de faire tout haut.

— Ah ! dit la veuve en soupirant, si mon pauvre Didier vivait, voilà qu'il eût trouvé un protecteur.

— Il y a toujours ses enfants, marraine, fit observer 30 la jeune fille, sans compter mam'selle Clémence, qui ne refuserait pas une dot.

— Pourquoi faire ? dit Clémence, en secouant tristement la tête.

— Pourquoi ? répéta Juliette ; mais pour que les 35

parents de M. Marc n'aient plus rien à dire. Ils ont eu beau embarquer leur fils, à cette fin d'empêcher le mariage ; si l'oncle Bruno le veut, le futur sera bientôt de retour.

5 — Reste à savoir s'il a envie de revenir, objecta la jeune fille à demi-voix.

— Eh bien ! si ce n'est pas lui, tu en trouveras un autre, dit Martin, qui ne voyait que le mariage de sa sœur, tandis que celle-ci voyait surtout le mari ; avec  
10 un oncle d'Amérique, on trouve toujours une bonne alliance. Qui sait même s'il n'a pas avec lui quelque compagnon millionnaire dont il voudra se faire un neveu ?

— Oh ! j'espère bien que non ! s'écria Clémence  
15 effrayée ; rien ne presse pour mon mariage.

— Ce qui presse, c'est de trouver une place pour ton frère, reprit la veuve d'un ton chagrin.

— Monsieur le comte me fait toujours espérer l'office de régisseur de ses fermes, objecta Martin.

20 — Mais il ne se décide pas, reprit la vieille femme ; en attendant, le temps se passe et le blé se mange. Les grands seigneurs ne savent pas ça ; leur esprit est au plaisir, et quand ils se rappellent le morceau de pain qu'ils vous ont promis, vous êtes déjà mort de famine.

25 — Nous n'aurons plus ça à craindre avec l'amitié de l'oncle Bruno, dit Martin ; il n'y a pas à se tromper ; sa lettre dit : "J'arriverai demain à Omonville, avec tout ce que je possède." Ce qui signifie qu'il ne compte pas nous oublier.

30 — Il doit être en route, interrompit la veuve, il peut arriver à chaque instant. Avez-vous bien tout préparé, Clémence ?

La jeune fille se leva et montra le buffet garni avec une abondance inaccoutumée. Près d'un gigot de  
35 mouton qu'on venait de retirer du four se dressait un



énorme quartier de lard fumé, flanqué de deux assiettes de fofaces de froment et d'une terrine de crème douce. Plusieurs pots de cidre complétaient ce menu, qui fit pousser aux enfants des cris d'admiration et de convoitise.

5

La veuve choisit alors dans son armoire à linge une nappe et des serviettes jaunies par le manque d'usage. La jeune servante prit les assiettes les moins ébréchées et commença à mettre le couvert, en plaçant au haut bout de la table l'unique cuiller d'argent que possédât la famille.

On achevait ces préparatifs, lorsqu'un des enfants, qui faisait le guet au dehors, se précipita dans la maison en criant :

— Le voici ! le voici !

15

— Qui cela ? demanda-t-on de toutes parts.

— Eh bien ! parbleu ! l'oncle Bruno, répondit une voix forte et joviale.

La famille entière se retourna. Un matelot venait de s'arrêter sur le seuil et restait encadré dans la baie de la porte subitement ouverte ; il tenait sur le poing droit un perroquet vert, et de la main gauche un singe de moyenne espèce.

Les petits enfants épouvantés se sauvèrent dans le giron de la grand'mère, qui ne put elle-même retenir un cri. Martin, Clémence et la servante regardaient stupéfiés.

— Comment ! est-ce qu'on a peur de ma ménagerie ? reprit Bruno en riant. Allons, braves gens, remettez-vous le cœur et qu'on s'embrasse ; je viens de faire trois mille lieues pour ça !

Martin se hasarda le premier ; puis vinrent Clémence, la veuve et les plus grands de ses petits-fils ; mais rien ne put décider la petite-fille ni le cadet à s'approcher.

35

Bruno s'en dédommagea en embrassant Julienne.

— Par ma foi ! j'ai cru que je n'arriverais jamais, reprit-il ; savez-vous, maman Mauvaise, qu'il y a une bonne bordée à courir de Dieppe à votre maison ?

5 Martin remarqua alors les chaussures du marin, qui étaient couvertes de poussière.

— Est-ce que l'oncle Bruno est venu à pied ? demanda-t-il tout surpris.

— Parbleu ! voudrais-tu que je fusse venu en canot  
10 à travers vos champs de blé ? répondit le matelot gaiement.

Martin se tourna vers la porte :

— Mais . . . les bagages ? . . . hasarda-t-il.

— Mes bagages, je les ai sur moi, dit Bruno. Un  
15 marin, mon petit, ça n'a besoin pour garde-robe que d'une pipe et d'un bonnet de nuit.

La veuve et les enfants se regardèrent.

— Pardon, objecta le garçon ; mais, d'après la lettre de l'oncle, j'avais cru . . .

20 — Quoi donc ? que j'arrivais avec un vaisseau à trois ponts ?

— Non, reprit Martin, qui s'efforça de rire agréablement, mais avec vos malles . . . pour un long séjour ; car vous nous aviez fait espérer que vous resteriez  
25 longtemps.

— Moi ?

— La preuve, c'est que vous nous avez dit venir avec tout ce que vous possédiez.

— Eh bien, le voilà, tout ce que je possède ! s'écria  
30 Bruno : mon singe et mon perroquet.

— Quoi ! c'est tout ? s'écria la famille d'une seule voix.

— Avec mon coffre de matelot, où il y a pas mal de bas sans pieds et de chemises dépouillées de  
35 manches ! Mais on n'en est pas plus triste pour ça,

mes enfants. Tant que la conscience et l'estomac sont en bon état, le reste n'est qu'une farce ! Faites excuse, belle-sœur ; je vois là du cidre, et vos quatre lieues de chemin de terre m'ont desséché le gosier. Houp ! Rochambeau,\*salue les parents. 5

Le singe fit trois gambades, puis alla s'asseoir un peu plus loin, en se grattant le museau.

Le marin, qui avait gagné la table, se servit à boire.

La famille paraissait consternée. En voyant le couvert mis, Bruno s'était assis sans façon et avait déclaré qu'il mourait de faim. Bon gré, mal gré, il fallut servir le lard fumé qui avait été aperçu ; mais la veuve Mauvaire referma le buffet sur le reste.

Le matelot, que Martin continuait à interroger, raconta alors comment il avait parcouru vingt ans les mers de l'Inde sous divers pavillons, sans autres gains que sa paye, aussitôt dépensée que reçue. Enfin, au bout d'une heure, il parut évident que l'oncle Bruno n'avait pour fortune que beaucoup de bonne humeur et un excellent appétit. 20

Le désappointement fut général, mais se traduisit selon le caractère de chacun. Tandis qu'il n'éveillait chez Clémence que de la surprise mêlée d'un peu de tristesse, chez Martin c'était un dépit humilié, et chez la veuve du regret et de la colère. 25

Ce changement de dispositions ne tarda pas à s'exprimer. Le singe ayant effrayé la petite fille en la poursuivant, sa grand'mère exigea qu'il fût relégué dans une écurie abandonnée ; et le perroquet s'étant permis de becqueter dans l'assiette du matelot, Martin se déclara impossible à supporter. 30

Clémence ne dit rien, mais elle sortit avec Juliette pour vaquer aux soins du ménage, tandis que la veuve allait reprendre son rouet hors du seuil.

Resté seul avec son neveu, qui cherchait à donner 35

l'apparence de la distraction à son air maussade, l'oncle Bruno reposa tranquillement le verre qu'il avait vidé à petits coups, sifflota un instant, puis, s'appuyant des deux coudes sur la table, il regarda Martin en face.

5 — Sais-tu bien, garçon, dit-il tranquillement, que le vent me paraît être un peu au nord-est dans la maison ? Vous avez tous des mines qui font froid au cœur, et personne ne m'a encore adressé ici le plus petit mot d'amitié. Ce n'est pas comme ça qu'on reçoit un  
10 parent qu'on n'a pas vu depuis vingt ans !

Martin répondit assez brusquement que l'accueil était ce qu'il pouvait être, et qu'il ne dépendait pas d'eux de lui faire meilleure chère.

— Mais il dépend de vous de faire meilleur visage,  
15 répliqua Bruno. Au reste, c'est assez causé sur l'article, mon petit, je n'aime pas les querelles de ménage. Rappelle-toi bien seulement que vous vous repentirez un jour de la chose ; je ne te dis que ça !

Ayant ainsi parlé, le matelot se coupa une nouvelle  
20 tranche de lard et se remit à manger.

Martin, frappé de ces paroles, eut un soupçon.

— L'oncle Bruno n'aurait point cet air d'assurance, pensa-t-il, s'il ne possédait, comme il le prétend, qu'un singe et un perroquet ! Nous avons été dupes d'une  
25 ruse ; il a voulu nous éprouver, et l'espèce de menace qu'il vient de me faire l'a trahi ; vite, tâchons de réparer notre sottise et de le ramener à nous !

Il courut aussitôt à sa mère et à sa sœur pour leur faire part de sa découverte. Toutes deux se hâtèrent  
30 de rentrer : les visages, qui étaient partis renfrognés, revenaient épanouis et souriants. La veuve s'excusa de ce que les nécessités du ménage l'eussent forcée à quitter le cher beau-frère, et s'étonna de ne pas voir la table mieux servie.

35 — Eh bien ! s'écria-t-elle, où sont les fougères et la

ereme que j'avais mises à part pour Bruno ? Julienne, à quidi pensez-vous, ma chère ? Et vous, Clémence, voyez s'il ne reste pas des noisettes dans le petit buffet.

La jeune fille obéit, et, quand tout fut sur la table, 5 elle vint s'asseoir souriante vis-à-vis du matelot. Celui-ci la regarda avec complaisance.

— Eh bien ! à la bonne heure ! dit-il, voilà une figure de vraie parente ; je retrouve la fille de mon pauvre Georges ! 10

Et, lui passant la main sous le menton :

— Du reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que je te connais, petiote, ajouta-t-il ; il y a longtemps qu'on me parle de toi.

— Qui cela ? demanda la jeune fille étonnée. 15

Avant que le matelot eût répondu, une voix haute et brève fit entendre le nom de Clémence. Celle-ci se retourna stupéfaite et ne vit personne.

— Ah ! ah ! tu ne sais pas qui t'appelle ! dit le matelot en riant. 20

— Clémence ! Clémence ! redit la même voix.

— C'est le perroquet ! s'écria Martin.

— Le perroquet ! répéta la jeune fille, et qui donc lui a appris mon nom ?

— Quelqu'un qui ne l'a pas oublié, répliqua Bruno 25 en clignant de l'œil.

— Vous, mon oncle ?

— Non, fillette, mais un jeune matelot d'Omonville.

— Marc !

— Je crois bien que c'est son nom ! 30

— Vous l'avez donc vu, mon oncle ?

— Un peu, par la raison que je suis revenu sur le navire où il était embarqué.

— Il est de retour ?

— Avec une part de voyage qui lui permettra, 35

dit-il, de se mettre en ménage sans avoir besoin de ses parents pour lui pendre la crémaillère.

— Et il vous a parlé . . .

— De toi, dit le marin, qui acheva la pensée de sa nièce, assez souvent pour que Jako ait retenu le nom, comme tu vois.

Clémence devint rouge de plaisir, et la veuve elle-même ne put retenir un geste de satisfaction. Le mariage projeté entre sa fille et Marc lui avait toujours souri, et elle s'était sérieusement affligée des obstacles apportés, dans ces derniers temps, par la famille du jeune homme.

Bruno lui apprit que celui-ci n'avait été retenu à Dieppe que par les formalités nécessaires à son débarquement, et qu'il arriverait probablement le lendemain, plus amoureux que jamais.

Cette nouvelle réjouit tout le monde, mais particulièrement Clémence, qui embrassa son oncle avec un véritable transport de reconnaissance. Bruno la retint un instant, la tête sur son épaule.

— Allons, nous voilà bons amis à la vie, à la mort, pas vrai ? dit-il en riant ; aussi, pour que tu ne t'ennuies pas trop à attendre le matelot, je te donne mon perroquet ; ça te parlera de lui.

Clémence embrassa de nouveau son oncle avec mille remerciements, et tendit les mains à l'oiseau, dont elle n'avait plus peur ; il s'élança sur son bras en criant :

— Bonjour, Clémence !

Tout le monde éclata de rire, et la jeune fille ravie l'emporta en le baisant.

— Vous venez de faire une heureuse, frère Bruno, dit la veuve, qui la suivit des yeux.

— Je voudrais bien que ce ne fût pas la seule, répondit le marin, en redevenant sérieux ; vous aussi,

belle-sœur, j'aurais quelque chose à vous offrir, mais j'ai peur de vous remuer un triste souvenir dans le cœur.

— Il s'agit de mon fils Didier ! s'écria la vieille femme, avec cette lucide promptitude des mères.

— Vous l'avez dit, reprit Bruno. Quand il a 5 fait naufrage, là-bas, nous étions malheureusement séparés . . . Si le hasard nous eût mis sur le même navire, qui sait ? je nage à rendre des points aux marsouins, moi ; j'aurais peut-être pu lui donner un coup d'épaulé, comme à l'affaire du Tréport. 10

— En effet, vous lui aviez une fois sauvé la vie ! s'écria la veuve, subitement rappelée à un lointain souvenir ; je n'aurais jamais dû l'oublier, beau-frère.

Elle avait tendu une main au matelot ; celui-ci la serra dans les siennes. 15

— Bah ! ce n'est rien, dit-il avec bonhomie, un simple service de voisinage ; mais dans l'Inde il n'y avait pas moyen : quand notre navire est arrivé, celui de Didier était à la côte depuis quinze jours. Tout ce que j'ai pu faire, c'a été de savoir où on l'avait 20 enterré, et d'y planter une croix de bambou.

— Vous avez fait cela ! s'écria la mère baignée de larmes ; oh ! merci, Bruno ; merci, frère !

— Ce n'est pas tout, reprit le matelot, qui s'attendrissait malgré lui : j'ai su que des gueux avaient vendu 25 les nippes des noyés ; à force de chercher j'ai retrouvé la montre du neveu, je l'ai rachetée avec tout ce que j'avais vaillant, et je vous la rapporte, belle-sœur : la voilà.

En parlant ainsi, il montrait à la vieille femme une 30 grosse montre d'argent. La veuve la saisit en poussant un cri, et la baisa à plusieurs reprises. Toutes les femmes pleuraient ; Martin lui-même paraissait très ému ; quant à Bruno, il toussait et essayait de boire pour combattre son attendrissement. 35

Lorsque la veuve Mauvair put retrouver la parole, elle serra dans ses bras le digne matelot et le remercia avec chaleur. Toute sa mauvaise humeur avait disparu ; elle ne pensait plus aux idées qui l'avaient 5 préoccupée jusqu'alors.

La conversation avec Bruno devint plus libre et plus amicale. Ses explications ne permirent bientôt plus de se tromper sur sa véritable position : l'oncle d'Amérique revenait bien aussi pauvre qu'il était parti.

10 En déclarant à son neveu que lui et les siens se repentiraient de leur froideur, il n'avait pensé qu'aux regrets qu'ils devaient éprouver, tôt ou tard, d'avoir méconnu un bon parent.

Tout le reste était une induction de Martin.

15 Bien que cette découverte détruisit définitivement les espérances de la mère et de la fille, elle ne changea rien à leurs manières. Toutes deux, gagnées de cœur à l'oncle Bruno, lui conservèrent par choix la bienveillance qu'elles lui avaient d'abord témoignée par intérêt, 20 et l'entourèrent, à l'envi, des prévenances les plus affectueuses.

Le matelot, pour lequel on avait épuisé toutes les ressources de l'humble ménage, venait enfin de quitter la table, lorsque Martin, sorti depuis un instant, rentra 25 tout à coup, en demandant à Bruno s'il voulait vendre son singe.

— Rochambeau ? répondit le marin, non pas ; je l'ai élevé, il m'obéit ; c'est mon serviteur et mon compagnon ; je ne le donnerais pas pour dix fois ce 30 qu'il vaut. Mais qui donc veut l'acheter ?

— C'est M. le comte, dit le jeune homme ; il vient de passer, il a vu l'animal, et en a été si content qu'il m'a prié de faire moi-même le prix et de le lui amener.

— Eh bien ! tu lui diras qu'on le garde, répondit 35 Bruno en bourrant sa pipe.



Martin fit un geste de contrariété.

— C'est jouer de malheur ! dit-il ; M. le comte s'était justement rappelé ses promesses ; il m'avait dit de lui avoir le singe, et qu'il prendrait avec moi ses arrangements pour cette place de régisseur. 5

— Ah ! ton sort était fait ! s'écria la veuve avec un accent affligé.

Bruno se fit expliquer l'affaire.

— Ainsi, dit-il, après un moment de réflexion, tu espérais, en procurant Rochambeau au comte, obtenir 10 l'emploi que tu désires ?

— J'en étais sûr, répliqua Martin.

— Eh bien ! s'écria brusquement le marin, je ne vends pas l'animal, mais je te le donne ! Offre-le à ton seigneur, et il faudra bien qu'il reconnaisse ta 15 politesse.

Ce fut un concert général de remerciements auxquels le marin ne put couper court qu'en envoyant son neveu au château avec Rochambeau. Martin fut très bien reçu par le comte, qui causa quelque temps avec 20 lui, s'assura qu'il pouvait remplir l'emploi demandé et le lui accorda.

On comprend la joie de la famille lorsqu'il revint avec cette nouvelle. La veuve, voulant expier ses torts, avoua alors au marin les espérances intéressées 25 qu'avait fait naître son retour. Bruno éclata de rire.

— Ah ! s'écria-t-il, je vous ai joué un bon tour ! Vous espériez des millions, et je ne vous ai apporté que deux bêtes inutiles.

— Vous vous trompez, mon oncle, dit doucement 30 Clémence : vous nous avez apporté trois trésors sans prix : car, grâce à vous, ma mère a maintenant un souvenir, mon frère du travail, et moi . . . moi, j'ai l'espérance !

## NOTES

Page LINE

7. 1. **Versailles** : the chief town of Seine-et-Oise, 11 miles SW. of Paris. It was made the seat of his court by Louis XIV., who had the famous palace built.
30. 1. **de ce siècle** : *i.e.* the nineteenth century.  
Dieppe, on the Channel, in the department of Seine Inférieure, is much frequented as a seaside resort ; its foreign trade, though not so prosperous as formerly, is still considerable.
35. 5. **Rochambeau** : the name of a famous marshal of France who commanded the troops sent to help the Americans in 1780.
39. 10. **Le Tréport** : a small seaside town in the department of Seine Inférieure, not far from Dieppe.

## WORDS AND PHRASES

### Page

7	l'ombre ( <i>f</i> )	the shade, darkness	du dehors	from the outside
	le rideau	the curtain	le rez-de-chaussée	the ground-floor
	s'abaisser	to be lowered, come down	l'exigence ( <i>f</i> )	the unreasonable requirement
	la voie	the track, road	le carton	the pasteboard box
	attardé	belated	la paille	the straw
	Un pavillon à un seul étage		le secrétaire	the writing-desk
	Un cabinet dont le bureau au cuir		A one-storeyed bungalow	
	Recouvert d'une colonnade déteinte		A consulting-room whose leather-topped writing-table	
			With its faded cotton bed-cover	
8	démodé	old-fashioned	une mesure	a tumble-down old place
	retrancher sur	to curtail	lézardé	with yawning cracks
	le locataire	the tenant	vermoulu	worm-eaten
	s'établir	to set up	le parrain	the godfather
	l'aisance ( <i>f</i> )	the comfort		
	s'épuiser	to dwindle away		
	Afin de se parer du superflu		So as to adorn oneself with superfluities (to keep up appearances)	
	Un ancien huissier		A former bailiff	
	Elle ne s'était, du reste, ni hâbêtée, ni endurcie		She had, however, not become dull nor hard	
9	féconder	to fertilize, turn to account	le prêt	the loan
	le suc	the sap, good	un entretien	a conversation
	égaré	stray	s'évanouir	to faint
10	balbutier	to stammer	soit	all right
	la remise	the coach-house	le seuil	the threshold
	le cabriolet	the gig	le réverbère	the street-lamp
	l'amertume ( <i>f</i> )	the bitterness	la lueur	the glimmer

Le seau était resté au puits  
Sa voix saccadée et sifflante  
Franchir les deux marches  
d'entrée

The bucket had been left at the well  
His jerky and wheezy voice  
To cross the two door-steps

11 à tâtons                    groping  
le chevet                    the head of the  
                                  bed, bedside  
le hangar                    the shed  
Se soulever sur son coude  
Je ne savais pas le terme échu  
Quand on tient à nouer les deux  
bouts

la tisane                    herb-tea, tea  
haletant                    panting  
un bouillon de sorrel-ten  
                                  parelle  
To raise oneself on one's elbow  
I did not know that the rent was due  
When one is anxious to make ends  
meet

12 louer                    to let  
s'empreser                    to hasten  
souffler                    to blow  
Il ne tarda pas à lui faire  
reprendre ses sens

redresser                    to raise  
au-delà de . . . beyond . . .  
une ordonnance                    a prescription  
He was not long in bringing him  
back to consciousness

13 deviner                    to guess  
gratuitement                    without charge  
soldier                    to pay, balance  
la guérison                    the recovery  
À plusieurs reprises

se prêter à . . . to give in, consent  
                                  to . . .  
l'abnégation (f) the self-denial

Repeatedly

14 le bonheur                    the happiness  
se reporter                    to extend  
quelque . . . however . . .  
                                  que . . .  
Plié à ce joug  
Qu'allait-elle devenir ?  
Il n'y paraîtrait plus

un appui                    a support  
madré                    cunning  
de côté                    askance

Used to this yoke  
What was to become of her ?  
There would not be a sign of it left

15 le creux                    the hollow, the  
                                  chest  
une oie                    a goose  
plumer                    to pluck  
Vous êtes bâti à chaux et à  
sable

un régal                    a treat  
la bonne chère                    the good meal  
une course                    an errand

You are built with mortar (lime and  
sand), you have an iron consti-  
tution

Nous vous apportons de quoi  
pour ça  
Excité par ces succulents effluves

We have brought you something  
for that  
Excited by these savoury odours

16 narquois                    sly, mocking  
bégayer                    to stutter  
ivre                    intoxicated

un placement                    an investment  
les honnêtes gens all good people  
réclamer                    to demand

- Ils font la cour à ma succession      They are after my money  
 Hâter les épaules      To shrug one's shoulders
- 17 l'agonie (*f*)      the pangs of death      amasser      to amass, make  
 dégrisé      sobered      dépouiller      to plunder  
 entrecoupé      broken      la filleule      the god-daughter  
 égaré      bewildered      le chapiteau      the top, capital
- Dites-le toujours      Go on and say it  
 Se tordre les mains      To wring one's hands  
 J'ai fait sa part      I have left her her share  
 Il vit les yeux du moribond se vitrer      He saw the dying man's eyes become glazed  
 Rendre le dernier soupir      To breathe one's last
- 18 agenouillé      kneeling      l'inventaire (*m*)      the inventory  
 s'emparer de . . . to get hold of . . . l'armoire (*f*)      the wardrobe, cupboard  
 le traversin      the bolster  
 la bière      the beer      l'abandon (*m*)      the forlornness, hopelessness  
 être à bout      to be exhausted
- Prende garde à . . .      To take care of . . .  
 Suivre le convoi au cimetière      To follow the funeral to the cemetery
- 19 gêner      to be in the way      le défunt      the deceased  
 les parents      the relatives      le dépositaire      the trustee  
 le droit      the right      doux      smooth, bland  
 trier      to sort      le légataire      the legatee
- Par ménagement pour mon chagrin      Out of consideration for my grief  
 Condamné pour escroquerie      Convicted for swindling
- 20 criard      shrill, harsh      demander      to call to  
 la procuration      power of attorney      compte de . . .      account . . .  
 éviter      to avoid      attenter à . . .      to infringe . . .  
 s'affranchir de . . . to get rid of . . .
- J'ai la résolution arrêtée de . . .      I am determined to . . .  
 Payer les frais      To pay the cost
- 21 s'entremettre      to intervene      l'élan (*m*)      the impulse, enthusiasm  
 apaiser      to appease  
 le reçu      the receipt      la reconnaissance      the gratitude  
    placer      to invest
- Je réclame l'apposition des sceaux      I claim the affixing of seals  
 La légitimité de sa créance      The lawfulness of his claim
- 22 la pelle      the shovel      le mépris      the contempt  
 entraîner      to drag away      attendri      moved

	la mercière	the haberdasher's wife	l'étreinte (f)	the grasp
	Elle se jeta à sa rencontre		She rushed up to him	
23	se vanter	to boast	un trait de	a sudden ray of
	en friche	lying waste	lumière	light
	adossé à . .	built against . .	le plâtras	the plaster
	la corniche	the cornice		
	La margelle à demi écroulée		The kerb being half crumbled away	
	La pierre de taille, solidement calée		The freestone firmly set	
	Avait gardé tout son aplomb		Had remained quite plumb	
24	l'orifice (m)	opening, mouth	arracher	to snatch, tear
	tailler	to cut (into shape)		away
	les interstices	the intervals, gaps	la maçonnerie	the masonry
	ébranler	to shake, move	le vertige	the giddiness
			la serrure	the lock
	Le dedans et le dehors		The inside and the outside	
	Rebrousser chemin		To retrace one's steps	
	Un coffret cerclé de fer		A small iron-bound chest	
25	désigner	to point to	doter	to endow
	la part	the portion	les représailles	the reprisals
	tenir lieu de . .	to take the place of . .	déranger	to disturb
	Soustraire son héritage à . .		To withhold his heritage from . .	
	Quelque convaincantes que . .		However convincing . .	
	Quoi qu'il pût se dire		Whatever he might say to himself	
26	la cassette	the casket	exalté	enthusiastically
	reculer	to recoil, step back	baigner	to bathe
	Je ne serai à la charge de personne		I shall not be a burden to anybody	
	Avoir peine à comprendre		To find it difficult to understand	
27	la restitution	the restoration	profiter de . .	to take advantage of . .
	tressaillir	to tremble		
	attester	to point to	le devoir	the duty
	empêcher	to prevent		
28	l'attendrissement (m)	the emotion	les espèces (f)	the cash
	la droiture	the straightforwardness	sur-le-champ	on the spot, at once
			chanceler	to totter
	la veille	the night before	la doublure	the lining
			le magot	the hoard
	Une liasse de billets de banque		A bundle of bank-notes	

- 29 frustrer to frustrate, balk les assistants those present  
 accabler to overwhelm la malédiction the curse  
 Il ne tarda point à devenir . . . He soon became . . .  
 Avoir beaucoup de peine à . . . To have great difficulty in . . .
- 30 inattendu unexpected le matelot the sailor  
 abuser to wear thread- les déshérités the poor  
 bare la lieue the league  
 un négociant a merchant le soutien the support  
 Le commerce restreint de nos The limited trade of the present  
 jours time  
 La veuve avait subi de rudes The widow had experienced hard  
 épreuves trials
- 31 le naufrage the shipwreck s'établir to settle down  
 déranger to upset un écu a dollar  
 l'abattement(m) the prostration un caraco a jacket  
 Il avait dû quitter ses études He had had to give up his schooling  
 Reprendre sa part To take up again his share
- 32 une alliance a match le buffet the sideboard  
 chagrin sorrowful un gigot a leg (of mutton)  
 le régisseur the agent, steward le four the oven  
 Ils ont eu beau embarquer leur In vain have they sent their son to  
 fils, à cette fin de . . . sea with a view to . . .  
 Il a envie de revenir He wants to come back  
 Rien ne presse There is no hurry
- 33 du lard fumé bacon ébréché notched  
 une souace a roll, bun encadré framed, encircled  
 le froment wheat un perroquet a parrot  
 une terrine an earthen pan le giron the lap  
 Mettre le couvert To lay the table  
 Au haut bout de la table At the upper end of the table  
 Faire le guet au dehors To be watching outside  
 Un singe de moyenne espèce A monkey of medium size  
 Remettez-vous le cœur Don't be afraid
- 34 se dédommager to make up la malle the trunk  
 les chaussures the boots le séjour the stay  
 (s) dépouillé de . . . deprived of . . .  
 un bonnet de a nightcap without . . .  
 nuit  
 Il y a une bonne bordée à It is a fine tack to fetch (a good  
 courir . . . distance)  
 Un vaisseau à trois ponts A three-decker  
 Il y a pas mal de bas There are not a few stockings